



Theresa

la Diva du Café-concert

Thérésa est née le 25 Avril 1837 dans notre commune de La Bazoche-Gouet.

De son vrai nom Eugénie Emma Valladon, elle est la fille de Michel Valladon et d'Eugénie Cazon. Son père est ménétrier ou si l'on préfère « violoneux » à ses heures, et exerce la profession de tailleur d'habits. Sa mère est brodeuse à domicile et ils occupent un misérable logement, pour ne pas dire un taudis au fond d'une cour. Sans aucun doute, la misère habite le pauvre logis.

Ils se sont mariés le 27 Octobre 1834 pour le meilleur et surtout pour le pire à Mondoubleau, petite ville voisine du Loir et Cher.

Sans doute fatigués de cette pauvreté, ils prirent le parti d'aller tenter un meilleur sort à Paris. Les minces économies du couple servirent à payer le voyage que nous imaginons, en ces temps où l'on voyageait fort peu : il faut d'abord joindre Brou petite ville la plus proche en voiture à cheval, pour y prendre une diligence vers la capitale. L'équipée comporte en outre de nombreux arrêts pour parcourir la trentaine de lieues que représente la distance de Paris.

A leur arrivée, le couple s'installa avec leur fillette de 3 ans au 6, Cité Riverin dans le 10^{ème} arrondissement. Michel Valladon s'essaya un peu à tout, continua de jouer du violon dans les bals, à la foire, faisant même le ventriloque pour gagner du pain.

Comme tous les enfants, Eugénie-Emma joue dans la cour de l'immeuble : elle est vive, remuante et chante à tue-tête les refrains entendus chez elle, ou au coin des rues.

Michel Valladon donna à sa fille les premières notions de musique, puis la confia à Hippolyte Cogniard, directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin qui l'avait entendue pousser la chansonnette, alors qu'il était de passage chez des amis voisins de la famille Valladon. Il lui donna ses premières leçons de danse.

Eugénie-Emma s'instruit chez Les Sœurs de la Charité pour « apprendre à lire correctement et signer son nom ». Elle doit tout de même en savoir un peu plus lorsqu'elle quitte l'école à 12 ans, après avoir fait sa première communion.

Elle ne tarde pas à abandonner la chorégraphie pour entrer en apprentissage chez une modiste du quartier. Dans ces années 1850, la mode est aux capotes, chapeaux à brides, et Eugénie-Emma devra aider ses compagnes d'atelier bien plus expertes pour commencer. Néanmoins, le métier lui plaît, et au milieu de toutes ces fanfreluches ; Eugénie-Emma a plus que jamais une irrésistible envie de chanter, et elle ne s'en prive pas. Elle sème la dissipation dans l'atelier, le travail en souffre et quinze jours plus tard, elle est renvoyée.

Elle entre chez une autre modiste, mais n'y restera pas davantage, les mêmes causes produisant les mêmes effets. Ne tenant pas en place à l'atelier, elle préfère de loin faire les livraisons, c'est ainsi qu'un soir alors qu'elle livrait une coiffure à une cliente, actrice à la porte St-Martin et qu'elle s'attardait au théâtre, le directeur d'une tape dans le dos, la poussa parmi les figurants. Sa patronne qui se trouvait dans une loge, l'aperçut, le prit mal, et la mit à la porte le lendemain. Énième renvoi !

-« Puisque vous ne voulez pas que je sois modiste, je serais artiste ». Voilà sa vocation décidée. Elle a déjà choisi son nom de théâtre, ce sera Thérésa. Pourquoi ?, on ne sait.

Son père parti pour un nouveau tour de France comme tailleur d'habits, sa mère, femme marâtre partie on ne sait où, Eugénie-Emma se retrouve (provisoirement) sans parents. Elle est recueillie par François Valladon, le frère de son père, dentiste ambulancier à Paris. Elle continuera à apprendre pendant quelques années encore, le métier de modiste, pensant plutôt théâtre et chansons que bonnets et chapeaux.

Plusieurs années passent ainsi jusqu'à ce qu'Eugénie-Emma fasse la connaissance du chansonnier comique Blondelet au théâtre de la Porte Saint-Martin qui réussira à la faire engager. On lui confiera un tout petit rôle dans *le Fils de la Nuit*. Nous sommes en 1856.

Lorsque cessent les représentations du *Fils de la Nuit*, Blondelet la fait entrer au Grand Concert des Arts. Une fugue amoureuse suivie d'une rupture laisse Thérésa plus démunie que jamais.

Il lui faut trouver du travail, elle acceptera un engagement au *Café Frontin*...mais comme caissière.

Entraînée par son goût pour le chant et la passion du théâtre, elle réapparaît bientôt sur « les planches » en 1859. Engagée pour un café-concert que l'on construit au 10 Faubourg Poissonnière, et pour lequel le directeur, l'ancien chanteur Mayer cherche des recrues. Il s'agit du tout nouvel *Alcazar*.

Engagée à raison de 5 Francs par soirée, elle ne se doutait pas qu'elle en gagnerait cinquante fois plus six ans plus tard et en serait la directrice dans vingt cinq ans. Le succès tarde à venir, endettée et les huisseries à la porte, il est préférable de changer d'air. Une occasion se présente : une offre d'engagement dans un café-concert à Lyon. Elle part sans hésiter.



Et c'est à Lyon qu'elle retrouvera son père ! Il est souffrant, désespéré dans sa solitude : sa femme alcoolique l'a depuis longtemps abandonné. Thérèse a une dette de reconnaissance envers lui, elle tient de lui le sens musical qu'elle montrera tout au long de sa carrière. Elle est « bonne fille », et prendra soin de lui. Ils passeront quelques mois ensemble, puis la vie les séparera encore de nouveau, définitivement cette fois, son contrat arrive à terme et la nostalgie de Paris la gagne. Michel Valladon ne trouve plus de travail et reprend la route, toujours plus loin de Paris. Il meurt l'année suivante en Septembre 1861, en Avignon, âgé de cinquante ans seulement.

Revenue à Paris, Thérèse accepte un engagement au *Café Moka*, elle y restera peu de temps, et trouvera le faste mais guère plus d'emballement de la part du public à l'*Eldorado*, somptueux café-concert du Boulevard de Strasbourg. Elle travaille sa voix, sa diction, ses inflexions, ses modulations, grâce au chanteur populaire Darcier, en grande vogue à l'époque qui possédait au suprême degré l'art de doser avec une admirable justesse les inflexions de sa voix. Son succès augmente rapidement, et ne fera que grossir. Thérèse est née.



L'Alcazar lui ouvre à nouveau ses portes, elle est lancée, sa renommée s'affirme, le directeur l'engage à la condition qu'elle se consacre uniquement à la chanson comique, grivoise même. Elle connaît un succès sans pareil et très mérité d'ailleurs. Thérèse n'est ni belle, ni bien faite, les traits un peu grossiers, un penchant pour l'embonpoint, elle n'a rien d'une « girl ». Mais elle a comme on dit du « chien », et une voix splendide qui se plie parfaitement aux exigences de la « Tyrolienne » alors à la mode.

Aussi connut-elle à l'exposition de 1867 un succès incroyable. Les salons bourgeois l'invitent, et elle chantera même à la cour de Napoléon III. C'est le triomphe, pendant ces années, de 1864 à 1870, elle fut la passion de Paris.

C'est à cette époque, qu'elle lança les fameuses chansons qui la rendirent célèbre : *La femme à barbe*, *La*

gardeuse d'ours, *Rien n'est sacré pour un sapeur*, *C'est dans le nez que ça m'chatouille*, *la Vénus aux carottes*, etc.

Quelques années passent, son succès ne faiblit pas, nous sommes en 1877, Thérèse arrive à la quarantaine et découvre l'amour avec un grand A. Personne ne sait vraiment qui est ce nouvel amour, et surtout que fait-il ? L'état-civil désigne l'élu de son cœur comme artiste peintre lorsqu'il conduit Thérèse devant Monsieur le Maire pour épouser celui de quinze ans son cadet. Le mariage civil a lieu à Asnières où elle possède une somptueuse propriété. Voilà donc Thérèse devenue Madame Arthur-Théobald Guilleau.

Dès l'année précédente, Thérèse avait désiré connaître le berceau des parents de son époux. Elle prit par la même occasion un deuxième coup de foudre... pour Neufchâtel-en-Saosnois, petite bourgade sarthoise qui vit naître le père de son mari. C'est dans ce village qu'elle trouva la maison de ses rêves, une gentilhommière, ancien relais de diligence, au nom prédestiné pour elle « l'auberge du Laurier ». Cette maison fera le bonheur de Thérèse pendant plus de trente cinq ans.

A l'automne 1883, Thérèse par mari interposé, prend pratiquement la direction de l'Alcazar d'Hiver. Raoul Donval c'est le nom d'artiste que Thérèse a donné à son époux, gère l'établissement, et Thérèse bien sur, a des intérêts dans la maison. (Elle lui a fabriqué ce pseudonyme de Donval à partir de l'anagramme de son nom à elle, Mlle Valladon alias La Donval, femme de Donval. N'aimant pas beaucoup ses prénoms, il se fera appeler Raoul, prénom très en vogue à l'époque. Raoul Donval est bien né, il ira loin...).

En 1885, accompagnée de son mari, elle prend l'Orient-Express pour un long périple à travers l'Europe Centrale. Vienne, Budapest, Bucarest, Constantinople, Odessa, St-Pétersbourg, Moscou, Varsovie, seront les escales où elle se produira dans les plus grands théâtres, avec à chaque fois un vif succès.



À son retour, alors que Paris fait des funérailles grandioses à Victor Hugo, Theresa part se reposer à Neufchâtel. Un événement d'ordre affectif se produit alors. Sa meilleure amie, Jeanne, vient de mourir, laissant François-Frédéric, un enfant naturel à qui elle avait donné naissance en 1875, orphelin à l'âge de dix ans. Elle n'a pas pu avoir d'enfant, généreuse, elle le prend en charge en attendant de l'adopter légalement. (Ce qui sera chose faite le 26 Novembre 1907. Il prendra le nom de Poëy-Valladon).

En 1890, Thérèse est engagée au Concert-Parisien, « une petite boîte dorée et rouge », ou l'on est « serré confortablement » ; au même programme on peut applaudir Paulus, devenu le plus grand chanteur populaire. Au fil des représentations, sa voix se fait moins forte, Thérèse est fatiguée, et le café-concert vit ses dernières années. Ce sera son dernier hiver sur les scènes parisiennes.

Sa pauvre mère, qui nage maintenant dans l'abondance (Thérèse est attentive, et l'a logée dans un immeuble qu'elle possède, rue Pigalle), se noie toujours dans l'alcool. Elle meurt à Paris le 10 Sep-

tembre 1892, âgée de 77 ans. Elle repose au cimetière du Père-Lachaise.

En ce début de l'année 1893, trente ans exactement après ses premiers triomphes, elle se laisse accorder une fructueuse représentation de retraite. L'adieu au public aura lieu en matinée au Théâtre de la Gaieté.

Thérèse revient définitivement dans la Sarthe au printemps 1893. Peu après son retour à Neufchâtel, elle demandera le divorce d'avec Raoul Donval. Leur séparation professionnelle a entraîné une séparation d'ordre privé. Quinze ans les séparent, et cette différence d'âge se fait cruellement sentir. Donval ne peut se contenter d'une épouse vieillissante, il a des aventures avec des « jeunettes ». Le 9 Janvier 1896, le divorce est prononcé aux torts du mari. Thérèse est alors âgée de 59 ans.

Installée dans sa confortable retraite « du Laurier », Thérèse coule des jours heureux, ou du moins paisibles. L'admirable forêt de Perseigne et la belle campagne environnante l'ont débarrassée du tumulte parisien qui s'accrochait à son nom. Elle a beaucoup grossi et vit un peu comme une fermière bourgeoise. Respectée et bénie de ses voisins, ils la disent heureuse, souriante, accueillante, faisant largement le bien toujours avec discrétion.

C'est à soixante-seize ans que Thérèse arrive au bout du chemin, chemin qu'elle a suivi avec beaucoup de volonté, de courage, et de générosité.

Le mercredi 14 Mai 1913, à 9 heures du matin, entourée des siens, elle quitte cette vie, sa vie, emportée en quelques minutes par un œdème du poumon, lié à l'urémie, maladie dont elle souffrait depuis plusieurs années.

Elle sera inhumée au cimetière du Père Lachaise à Paris. Son nom restera dans l'histoire de la chanson française, comme une gloire du café-concert, une époque et un genre à jamais disparus.

G. LEGRET

Post-scriptum : son fils adoptif mourra pour la France, cinq ans plus tard en Octobre 1918. Sa petite-fille vingt cinq ans après. Sa belle-fille lui survivra cinquante et un ans. Tous reposent dans la chapelle mortuaire du Père Lachaise.

R. Donval, après son divorce, épousera en secondes noces M.-L. Maillard. Il meurt le 14 Mars 1898, des suites de son albuminémie.

Documentation : Archives communales, Thérèse de J. Blanche, Les cahiers Percherons.